

MARC BIANCARELLI

Murtoriu

BALLADE DES INNOCENTS

roman traduit du corse
par Jérôme Ferrari, Marc-Olivier Ferrari
et Jean-François Rosecchi

ACTES SUD

En langue corse, le mot murtoriu revêt le double sens de “glas” et d’avis de décès”.

Quant au mot baddata, il n’a pas tout à fait le sens que l’on donne aujourd’hui en français au mot “ballade”. Une baddata, c’est, littéralement, un chant funèbre, entonné ou improvisé – notamment lors des morts violentes. C’est dans cette acception que nous l’entendons personnellement dans le sous-titre : “Ballade des Innocents”. (Note de l’auteur.)

*Les Sarconi – D'un Marc-Antoine à l'autre –
D'où j'écris – Centres et périphéries – Résistance
et soumission – Éducation et écoute*

Les Sarconi. Vingt-trois maisons si je regarde depuis ma terrasse, un peu plus si je monte sur la Presa, le gros rocher qui nous sert de belvédère. Un petit village blotti dans sa coquille, asphyxié entre les pins et les châtaigniers. Mille mètres d'altitude. Du belvédère, je vois les cimes de la crête, les toits de deux ou trois maisons du Rutaghju et, juste en dessous, la descente vers la plaine, les limites de la région, nous, on dit "les Terres", au-delà, il y a la mer, les îlots et la Sardaigne où je vois parfois briller les lumières des villes et les phares des voitures, quand le ciel nocturne est bien dégagé. Quand il fait chaud, on ne voit plus rien à l'horizon, rien qu'une espèce de brume trouble, une clarté, comme le signe qu'il y a là une frontière. Je ne passe pas mon temps, je le reconnais, à arpenter la forêt pour vivre ma vie d'ermite des montagnes. Je suis un ermite sans en être un. Un homme de la campagne par hasard. Ou parce que l'Histoire prend plaisir à refermer les courbes du temps et à entremêler malicieusement les destins, le destin des uns,

celui des autres, et le mien au milieu. Je passe le plus clair de mon temps à la maison, à taper sur le clavier de mon ordinateur, essayant d'écrire quelque chose, ou à rêver devant les flammes du foyer parce que j'ai renoncé à essayer d'écrire. Je m'appelle Marc-Antoine Cianfarani, libraire de mon état, et poète raté à mes heures. Je devrais également dire libraire raté, mais chaque chose en son temps. À la maison, pendant les ténébreuses soirées d'hiver, quand je me laisse aller près du feu, je vois deux portraits sur la cheminée : celui du Vieux, qui était alors encore jeune et se baladait tranquillement dans les rues d'Alger, le chapeau de travers – il avait la classe – et puis le portrait de l'autre Marc-Antoine, mon grand-père. Il est en uniforme, je peux lire le numéro du régiment sur son col : 173. Régiment d'infanterie. Il semble me regarder méchamment sous la visière de son képi, on dirait même qu'il me juge avec sévérité. La lourde moustache taillée en pointe lui donne l'air d'un Turc, ou d'un Ouzbek, je ne sais pas, il doit bien exister des scientifiques un brin fachos pour expliquer ce genre de ressemblances. Il paraît que les Étrusques venaient d'Anatolie. Du coup, tout est possible. Je me dis que je suis son portrait craché, c'est vrai, mais cet air de sauvage oriental n'appartient qu'à lui. Et je me dis aussi que cette expression ne doit plus exister nulle part. Aujourd'hui, c'est jusque dans notre aspect physique que nous nous sommes transformés. Moi, si vous me rencontrez, vous allez penser que je suis un type comme vous, moderne, naturel, ou vous n'allez rien penser du tout, ce qui veut bien dire que je suis comme vous. Je ne l'ai jamais connu, le premier Marc-Antoine, mais le Vieux m'en a beaucoup parlé. Il me le décrivait comme une sorte de héros

antique, échappé d'une de ces épopées guerrières qui ont marqué nos mémoires, je sais que c'est pareil chez vous. Toutes les familles ont quelque chose de ce genre à raconter. Je regarde cette gueule de soldat cruel, ce regard de rapace. C'est un jeune homme mais, d'après moi, il en a déjà buté quelques-uns. Il n'a pas l'air d'avoir envie de rigoler. Non, je ne l'ai pas connu, mais il m'est si familier. Enfin, ne pas l'avoir connu m'a certainement épargné de prendre des raclées. C'est ce que je me dis. Même si le Vieux ne s'est jamais montré avare de ce point de vue-là. Mais je vous parlais aussi de livres, je crois, et d'écriture. Je voulais vous parler de cette nécessité que je ressens, seul dans mes montagnes. Me prendre pour un poète, pour un écrivain.

La question est de savoir, puisque j'écris, qui je suis et d'où j'écris. Quand je dis "qui je suis", je ne parle pas de mon nom, je me suis déjà présenté, mais de qui je suis vraiment. Je vais tâcher de vous expliquer comme je peux.

Il paraît, on n'a pas cessé de me le répéter, que nos sociétés modernes se composent de centres et de périphéries. Moi-même, je me trouverais donc plutôt dans ce que le jugement majoritaire qualifierait de périphérie. Le centre serait le lieu depuis lequel s'exprime ce jugement majoritaire. Étant central, le regard des *nombreux* – comme dirait un ami dont je vous parlerai plus tard – est aussi un regard plein de certitudes. C'est un regard doté d'un jugement qui est le bon, et le monde n'existe que pour être expliqué à partir de ce point d'observation.

La vision du monde depuis ce centre des certitudes, c'est, je crois, ce qu'on appelle l'"universalisme".

Mais toute cette histoire de centre et de périphérie n'est rien si nous ne nous référons qu'au positionnement spatial ou géographique. En vérité, le centre n'est centre que parce qu'il détient un pouvoir, et la périphérie n'est lointaine et marginale qu'en vertu de l'unique raison qu'elle n'exerce pas de pouvoir, mais qu'elle le subit ou lui confère la majeure partie de son accord et de sa légitimité.

Il serait vain de nier l'existence des centres et des périphéries, nous sommes bien, tous autant que nous sommes, dans les sociétés humaines qui s'affrontent ou se croisent, positionnés selon ce schéma. La seule chose qu'on puisse faire est de contester la légitimité des uns par rapport aux autres, et de remettre en cause, pour des questions philosophiques ou morales, les perspectives qui s'imposent à nous avec l'autorité de faits, glacés et pragmatiques.

Ainsi, il n'est pas en mon pouvoir de contester qu'aucune valeur économique pertinente n'est produite par la périphérie depuis laquelle je parle. Les soubresauts les plus terribles qui pourraient ébranler ce lieu ne mettraient en aucun cas la Bourse en péril. Si la zone où je demeure – la non-zone – était purement et simplement effacée, cela ne troublerait pas la marche de l'humanité, ou plutôt le fonctionnement du système économique régissant la longue mais sûre involution de l'humanité qui unit les centres et les périphéries dans une même fatalité. Cet effondrement de nos destins ne m'appartient pas, mais on peut en prendre la mesure, précisément dans la croyance erronée qu'il n'y aurait de centre que là où se trouve le pouvoir et de valeur que là où fonctionne une économie.

Il serait également vain de vouloir contester que le pouvoir et l'économie sont liés de manière concrète et

efficace. Sans argent, il n'est plus de valeur nulle part, pas plus que de liberté, parce que tout s'achète dans l'univers de la consommation capitaliste matérielle, les concepts moraux s'achètent également. La liberté n'est possible que dans la maîtrise ou le refus complet de l'argent. Et c'est ici qu'on peut déjà prendre la mesure des deux oppositions majeures qui gouvernent le monde : la soumission et la révolte. Cela paraîtra peut-être contradictoire mais par soumission, j'entends aussi domination. Car si la révolte représente une dynamique de rupture, et implique dans sa prise de conscience une inévitable phase de résistance, soumission et domination ne sont qu'une seule et même chose, nourries par une même conception de l'ordre, les deux côtés d'une même médaille unis dans une même corruption, deux éléments indissociables qui s'équilibrent dans une même logique. La domination ne va pas sans soumission, mais elle peut se produire sans susciter de révolte.

Je veux bien admettre que les concepts dont je vous parle vous refroidissent un peu, vous ne vous attendiez sans doute pas, au moment de lire ce livre, à ce genre de réflexion pénible, mais celui qui refuserait de se familiariser avec ces concepts ne comprendrait pas d'où j'écris. D'ailleurs, celui qui voudrait comprendre cet observatoire du monde qui est le mien devrait commencer par accepter d'oublier pour un moment, comme l'a écrit le Malien Bakar Salif, non seulement ce qu'il est, mais tout ce qu'il sait.

Celui qui attendrait une explication plus cartésienne des notions dont j'ai parlé plus haut en serait aussi pour ses frais, car je ne mentionne ma position que du point de vue de la liberté absolue, et rien ne peut être rationnel et bien pensé si le jugement du lecteur

est influencé par les paramètres que j'ai décrits tout à l'heure ou si des critères normatifs foireux appliqués à un raisonnement qui n'en est pas un conduisent à une lecture idiote. Rien de ce qui va suivre, en fait, rien de ce que je vais vous expliquer de moi ou de l'univers depuis lequel j'écris ne me paraît rationnel ou raisonnable. Rien ne rentrera dans le cadre des écoles de philosophie ou d'éthique que vous avez rencontrées au cours de vos études, et quand je vous demandais d'oublier ce que vous êtes, juste un instant, c'était bien vos écoles que je vous demandais d'oublier, celles où l'on vous a appris tant de choses inutiles, et aussi tant de choses utiles pour vous conforter dans la croyance que seul le centre pouvait vous apprendre autre chose, afin que vous vous embourbiez dans vos connaissances sans jamais avoir la plus petite idée de l'étendue de votre soumission.

Je vous demande enfin de cesser de vous comporter comme un rustre au moment de commencer la lecture de ce livre. Je vous demande de ne pas m'offenser par votre présence importune dans ces pages. Elles ont nécessité suffisamment de souffrance pour que me soient épargnés vos commentaires de casse-couilles, ou pire, de laquais. Alors je vous demande seulement, une fois éclaircis ces deux ou trois points importants, de vous taire et d'écouter.

Plus tard, je vous dirai encore quelque chose de mon point d'observation mais, en attendant, écoutez, écoutez donc.